

L'année 1978 me semble lointaine, à moi qui ai vécu l'émergence de la littérature moderne au Maroc, et accompagné le développement de sa culture et de sa production intellectuelle. Je me souviens qu'en cette année-là, la revue libanaise *al-Adâb* m'a demandé d'écrire une présentation d'un numéro spécial sur la littérature et la culture marocaines. J'ai eu beaucoup de difficultés à « prêcher » pour la jeune littérature marocaine qui cherchait encore ses marques avec un enthousiasme bouillonnant, au milieu des protestations sociales qui exprimaient les déceptions du Maroc d'après l'Indépendance. La littérature et la culture étaient alors attachées de près aux questions du changement et de la recherche d'un horizon révolutionnaire qui ouvrirait la voie au renouveau et à la modernité. Les sources d'inspiration des formes d'expression faisaient écho aux mouvements rénovateurs de l'Orient arabe et d'Europe ; la création littéraire était considérée comme un point de départ pour corriger les erreurs de la politique. D'où la grande proximité entre littérature et idéologie qui empêchait d'en distinguer les frontières. Mais les déceptions successives, au Maroc et sur la scène arabe, l'évolution des concepts révolutionnaires au plan mondial, ont permis à nos créateurs et à nos penseurs de se rendre compte de l'importance de mettre une distance double entre eux et ce que sécrétaient les circonstances et les combats momentanés : une distance critique qui permettrait d'intérioriser les événements et les transformations, et une distance esthétique qui conférerait à l'expérience créative sa spécificité et l'élèverait au-dessus des discours mimétiques.

Je pense qu'au cours des vingt dernières années la production littéraire et intellectuelle marocaine a été marquée par une distanciation voulue et un refus des illusions tissées par des idéologies proliférantes.

Je me retrouve donc aujourd'hui, en 1999, en train de présenter ce numéro de *Méditerranéennes* que j'ai préparé avec mon ami Kenneth Brown, dans une situation différente de celle de 1978. Parce que la création marocaine a fait un pas important vers son accomplissement, la pensée et les différentes expressions culturelles ont eu à leur actif des réalisations remarquables, les textes sont devenus assez nombreux dans tous les domaines, d'où notre embarras au moment de choisir. Mais, après réflexion, et comme certains textes du numéro seront traduits en français ou en anglais, ou en arabe (s'ils étaient écrits dans l'une des deux premières

langues), nous avons préféré donner la priorité, autant que possible, à des créateurs et des écrivains inconnus du public non marocain.

Le deuxième élément qui a orienté ce numéro est le principe de voisinage : que la littérature voisine avec la photo, le dessin, l'analyse sociologique ou historique. En effet, l'une des caractéristiques du mouvement culturel actuel au Maroc est l'ouverture des formes et des moyens d'expression les uns sur les autres, et l'effort de chacun de dévoiler les traits et les incarnations d'une société assoiffée de connaître son histoire et d'explorer les voies d'une modernité complémentaire basée sur le dialogue, la critique et la liberté de création. D'où l'impression que la culture marocaine, malgré les conditions matérielles difficiles de ses producteurs et de ses créateurs, est semblable à un chantier ouvert à tous les courants, qui accueille de nouveaux arrivants à côté de ceux qui ont fait un bon bout de chemin, atteint la maturité et une production régulière.

Lorsque nous nous sommes adressés aux contributeurs de ce numéro, nous ne leur avons pas fixé de sujet, mais leur avons suggéré que les contributions devaient s'éloigner des recherches académiques et explorer des domaines multiples, en partant de perspectives négligées ou inhabituelles. Nous ne prétendons pas avoir obtenu tout ce que nous attendions ; en revanche, ce que nous présentons montre quelques-uns des soucis et des préoccupations de la création et de la culture au Maroc :

1- La poésie et la nouvelle se caractérisent par un intérêt pour la forme esthétique et une présence du sujet qui questionne ce qui l'entoure et ce qui est enfoui dans les replis de l'âme. Et même quand il s'agit, dans certains textes, de critique de la société et des mœurs, cela ne se fait pas aux dépens des fondements artistiques du texte. Ainsi nous trouvons dans les poèmes des renvois qui se font l'écho d'un climat social nébuleux, ambigu, tendu ; le poème s'appuie sur le moi qui s'interroge, qui tient à ciseler sa langue à l'intérieur de la langue commune. Car c'est la langue « propre » qui aide à se ré-approprier le monde et à accéder aux recoins d'une société émiettée, gavée de discours répétitifs creux. Cette langue autre que recherchent les poètes n'éclôt que dans le moi ou dans l'obscurité de l'icône, selon l'expression de Mohamed Bentalha :

*« Je me dois donc
De traverser
Dans l'obscurité de l'icône
A moi-même
De m'opposer à moi-même
Et de traverser sans barques. »*

C'est aussi la même langue/clé par laquelle Mostafa Nissabouri nous rappelle que le rythme et le ressort des vagues se forment « à travers une langue qui s'apprend seulement dans la fréquentation du silence ».

Quant aux nouvelles, leur éventail s'élargit pour capter les transformations qui s'orientent vers la dégradation et les inégalités, pour écouter des voix venues des profondeurs de l'enfance et de l'époque de la dissipation des illusions. Zafzaf et Tazi ouvrent grand les yeux sur la saleté du monde et l'effondrement des grands idéaux. Bouzfour s'enfonce dans le labyrinthe de la belle mort au chant d'un oiseau mythique nommé *Quqans*. Hassan Bourkia, lui, nous personifie, à travers *le Maréchal*, la décadence noble d'un groupe de paumés. Puis nous vient la voix de Rachid O, le plus jeune des écrivains de ce numéro, pour nous rappeler qu'il est possible et tentant de courir derrière le bonheur, même si nous vivons de plus en plus dans des *villes de cuivre*, selon l'expression d'Abdelkrim Jouiti.

2- Dans les articles et les témoignages, l'écriture et le ton sont différents, mais rejoignent les poèmes et les nouvelles, en ce qu'ils présentent tout autant des images culturelles de la trajectoire complexe du Maroc vers la modernité et la ré-appropriation des ressorts vitaux de son patrimoine et de sa culture populaire. Les auteurs de ces articles ne proposent pas des analyses scientifiques, mais des brèches et des scènes qui ouvrent au lecteur le champ pour penser et conclure par lui-même. Nous avons tenu à ce que cette partie de la revue contienne des contributions d'auteurs marocains et non marocains qui ont avec notre pays des liens d'amitié, de culture et de respect du dialogue. Ainsi les vues se multiplient et se croisent. Les articles se nourrissent de l'histoire, de l'économie, de la sociologie, de l'anthropologie et de l'architecture. Puis, pour enrichir le faisceau de signes, vient la photographie –le témoignage instantané– et un ensemble de croquis et de jaillissements créés par trois peintres pendant des moments de méditation et de quête de ce qui s'engendre dans les profondeurs du moi.

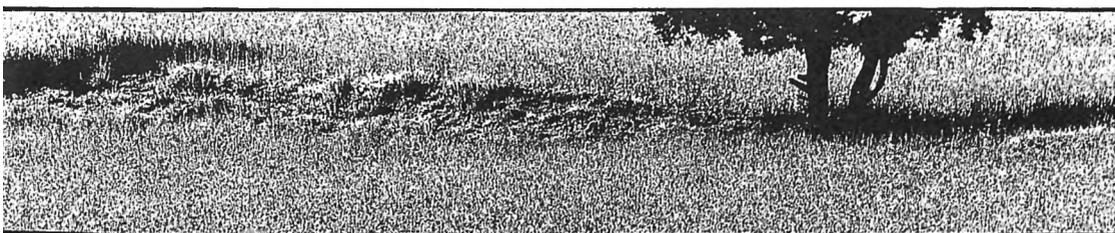
Il va sans dire que les moyens et le temps ne nous ont pas permis d'inclure un plus grand nombre de textes et d'auteurs. C'est pourquoi ce numéro aspire seulement à présenter au lecteur arabe ou non une livraison de textes, d'indices, de voix formées à l'intérieur du Maroc, ou inspirées par lui, mais qui n'ont pas la prétention de pouvoir expliquer l'expérience vivante et complexe d'un pays qui vit les douleurs de l'enfantement de la modernité, aspire à la démocratisation politique et culturelle, et lutte pour que le respect des droits de l'homme devienne une réalité intouchable.

Par ailleurs, ce numéro n'est pas lié à un quelconque événement, même s'il a profité du contexte de l'organisation du *Temps du Maroc* en France. Nous considérons que l'écriture, en tant que moyen de communication et de questionnement, va au-delà des événements pour voisiner avec une temporalité plus vaste qui touche au passé, accueille le présent et guette le futur. Les voix et les regards que nous proposons sont donc multiples ; ils puisent dans la réalité de la multiplicité linguistique, culturelle et intellectuelle, et aspirent à présenter à l'autre des éléments pour consolider le dialogue et l'échange dans le cadre d'un renforcement de l'altérité. Ceux qui croient à une universalité respectueuse des spécificités linguistiques et culturelles ne peuvent ignorer l'importance de ce dialogue basé sur des valeurs qui ne réduisent pas les peuples à de simples chiffres dans l'équation de la mondialisation considérée comme projet de profit et de domination.

Le Maroc pluriel, dans le cadre de l'unité de ses ingrédients et de sa mémoire commune, veut dire aussi ne pas se limiter à des discours qui s'appuient sur des statistiques et des déclarations d'intention. Il est apparu, en effet, que les discours politiques ne possèdent pas de clé magique, et ne suffisent pas pour créer le changement voulu. Ouvrir le champ aux différents discours — de la littérature, de la création, de l'analyse et du témoignage — est quelque chose de nécessaire parce qu'ils donnent à lire les dimensions symboliques de la culture marocaine qui participe à l'élaboration de l'identité dans le cadre des mutations et du devenir. Cette dimension symbolique est aussi nécessaire que le pain quotidien et le travail et la production qu'il exige. Espérons que les textes de ce numéro de *Méditerranéennes* soient des graines supplémentaires sur la voie de l'élaboration du « pain symbolique ».

Paris, 27 juillet 1999.

Poems
and short stories
Poèmes
et nouvelles



ALI CHRAÏBI *Évanescence*